

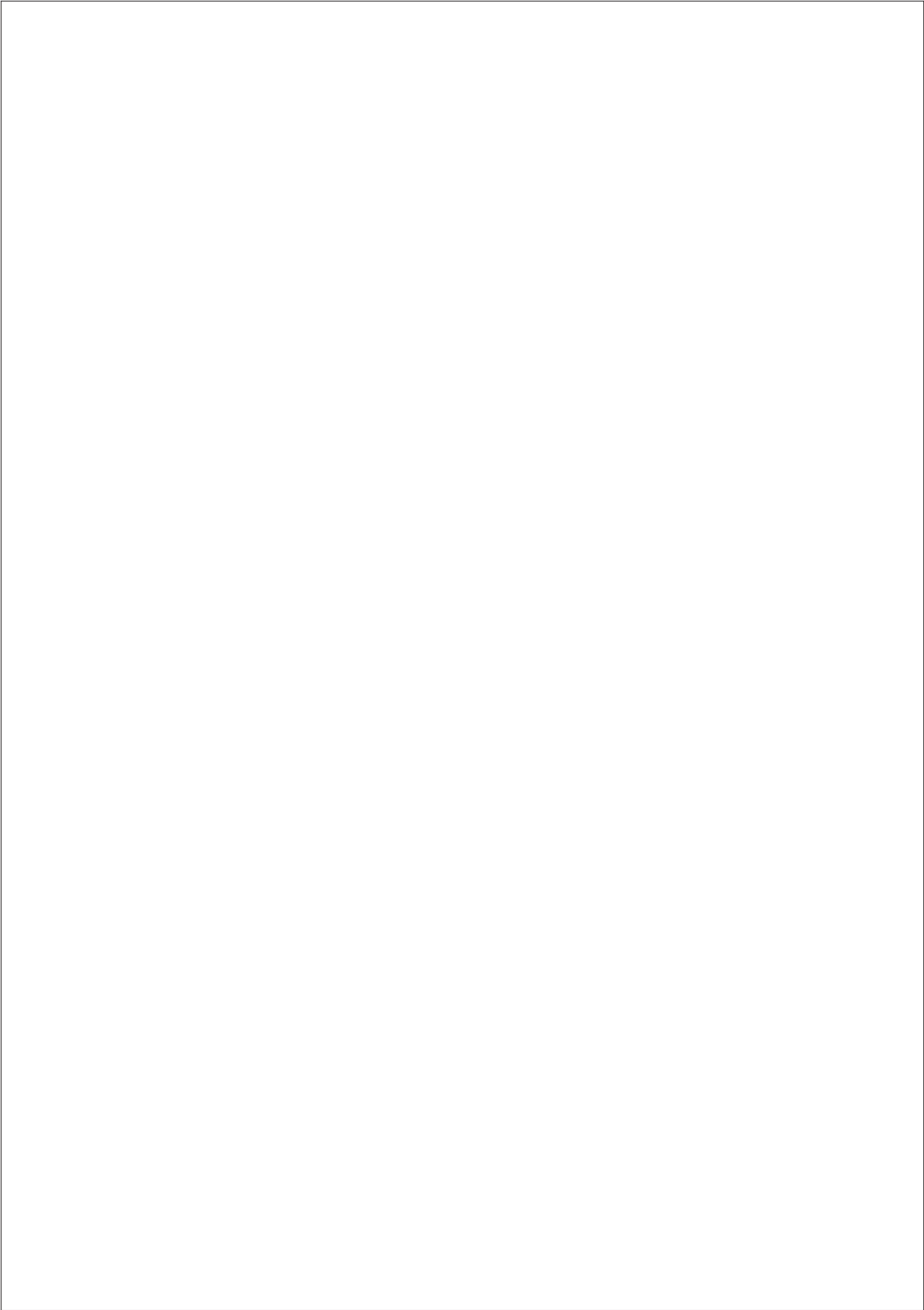
DENALI

PATRICE GAIN

DENALI

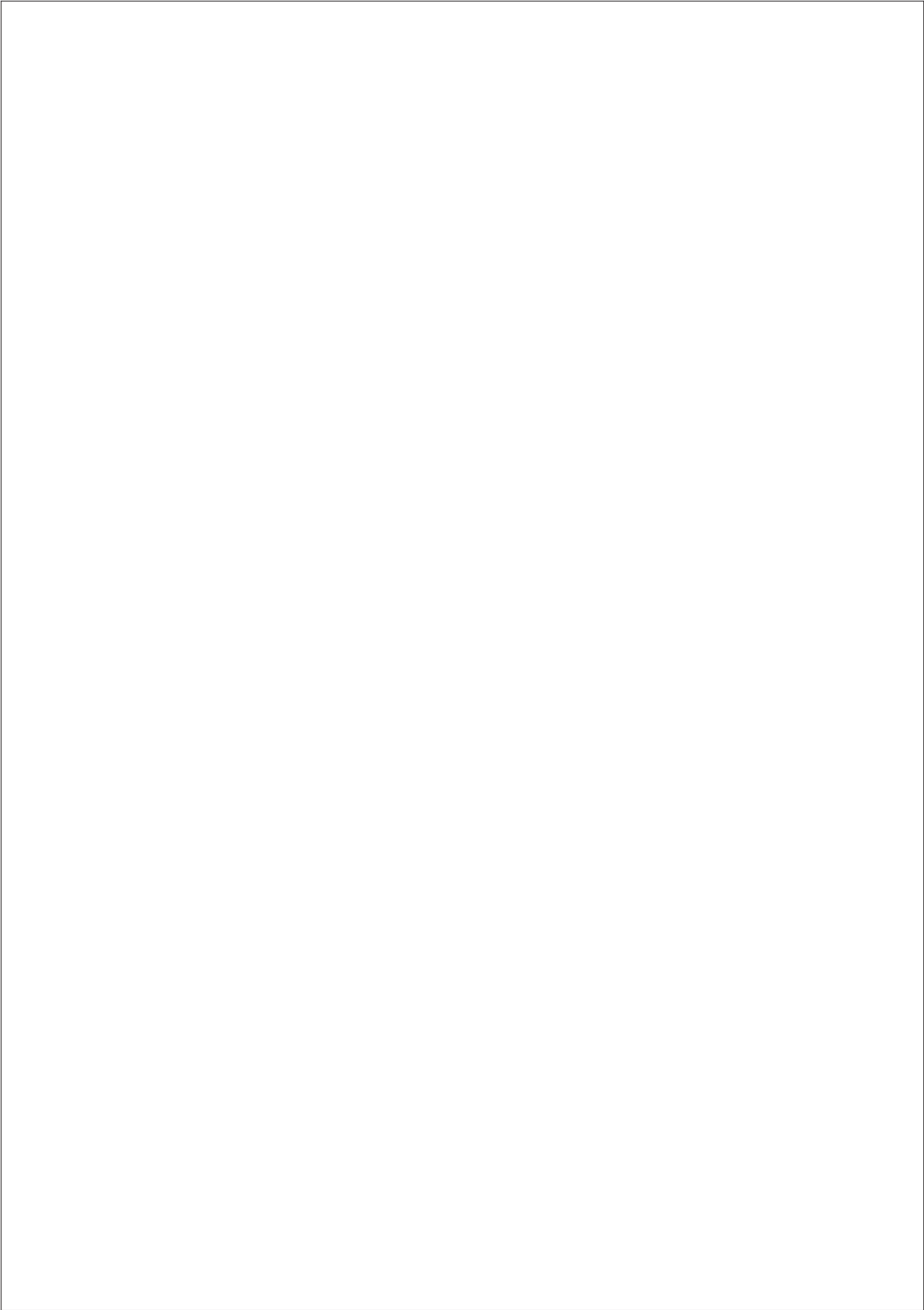
LE MOT ET LE RESTE

2017

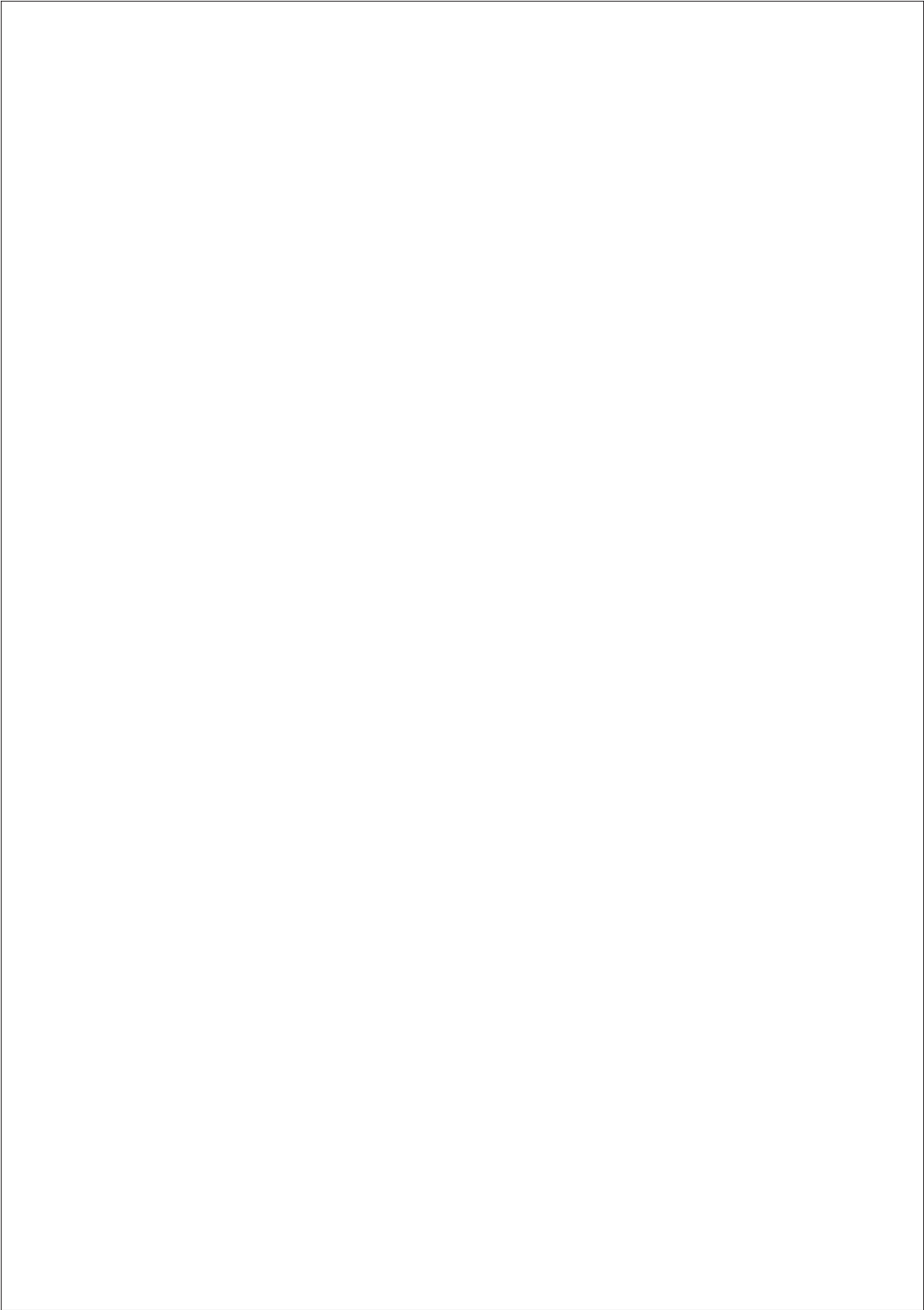


Les enfants sont punis par le péché de leurs parents.

Henrik Ibsen, *Les Revenants*



PREMIÈRE PARTIE



C'était le premier matin du mois d'août. Une chaude journée d'été s'annonçait. Une de ces journées où la chaleur évapore votre énergie et vous laisse apathique. J'étais assis contre les planches disjointes du poulailler, près du potager. Les poules grattaient la terre et picoraient en caquetant. Une coccinelle jaune, avec sept points noirs, s'était posée sur les pages du livre *Into the Wild* que je n'arrivais pas à lâcher, puis elle était remontée le long de mon avant-bras. Je l'observais sans bouger, craignant qu'elle ne s'envole. Il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines. Le sol était sec. Le chant des grillons troublait le silence poussiéreux. Un train de cumulus défilait dans un ciel bleu délavé en traînant à travers la prairie assoiffée des ombres duveteuses. La coccinelle avait fini par s'envoler. Ma mère disait qu'il fallait faire un vœu quand une coccinelle se posait sur nous, parce que c'était une bête à bon Dieu et qu'elle ne nous choisissait pas par hasard, mais je ne savais pas si ça marchait aussi avec les coccinelles jaunes. J'en avais jamais vu. Des oranges très rarement, mais des jaunes ! Dans le doute j'avais laissé tomber. Ma mère connaissait tout un tas d'occasions pour faire un vœu : en voyant passer une étoile filante, à la nouvelle lune ou encore en jetant une pièce dans un puits ou une fontaine. Ça donnait de l'espoir pendant quelque temps et c'était moins cher que la loterie. Mais si l'on tient compte des événements qui avaient précédé

cette journée, comme de ceux qui allaient suivre, on peut considérer que ces derniers mois, elle n'avait guère croisé de situations propices pour en formuler.

En contrebas de la maison, la rivière Bitterroot dessinait ses méandres. J'aimais descendre y pêcher des truites arc-en-ciel. Je pêchais à la mouche. J'avais tout appris dans un livre. Un seul. Celui qu'il faut avoir chez soi. Probablement celui pour qui tous les amateurs seraient prêts à dépenser une fortune. Une chance. Il avait appartenu à mon grand-père, tout comme le matériel que j'utilisais. Je ne l'ai jamais connu. Il est mort d'un accident de cheval avant ma naissance. J'aimais porter son gilet de pêche, avec des mouches déplumées accrochées aux revers des poches poitrine.

Dans les brumes de chaleurs naissantes se dessinaient les sommets des Bitterroot Mountains sur lesquelles il subsistait encore un peu de neige. C'est là que tout a commencé. Je veux dire, c'est un peu à cause d'elles si j'habitais désormais chez ma grand-mère. J'y allais parfois en vacances. Sans mes parents et sans mon frère le plus souvent.

Mon frère Jack était resté à Seattle. Tout sauf venir dans « LE TROU DU CUL DU MONDE ». Jack était mon aîné de trois ans. Il avait alors dix-sept ans et il détestait les grandes étendues du Montana. En fait il détestait tout ce qui n'était pas une ville de la taille de Seattle.

Nous habitons une maison dans le quartier de Columbia. Elle était jolie. Semblable à toutes ses voisines mais je lui trouvais un truc en plus. Et puis un dimanche matin, un coup de téléphone nous apprenait que mon père était mort. Nous étions le 11 juin. Le son violent du téléphone avait agité l'atmosphère déjà tendue de la pièce.

– Réponds, Matt, c’est peut-être ton père.

Ma mère m’avait dit cela comme ça. Mon père était parti en Alaska faire l’ascension du mont Denali*, affichant plus de six mille mètres d’altitude et ma mère m’avait dit: « Réponds, Matt, c’est peut-être ton père ». Elle semblait ne pas savoir quel péril il pouvait y avoir à entreprendre une telle expédition. Avec le recul, je sais maintenant quel effort cela représentait pour elle. Jack disait qu’il était parti « Ascensionner ». Il utilisait ce verbe volontairement. C’était *has been*. Ça qualifiait selon lui assez bien le désir soudain de mon père. Celui d’un type qui se met à l’alpinisme sur le tard, sans aucune expérience, les mains dans les poches. Qui escalade une montagne pour élever son ego, pour être couché sur une liste comportant déjà plusieurs centaines de noms, des milliers peut-être. Un doux rêveur. Un marin d’eau douce.

– Bonjour.

Ce n’était pas la voix de mon père, mais je pressentais qu’elle allait me parler de lui. J’avais répondu par un « bonjour » craintif.

– C’est Jim. Jim O’Brien. J’aimerais parler à Amy. C’est au sujet de John.

La communication était mauvaise. Audible mais hachée.

– C’est pour toi, Maman.

– Qui est-ce ?

– C’est au sujet de Papa.

* Le mont McKinley, 6 194 mètres, point culminant des États-Unis, a retrouvé officiellement sa dénomination traditionnelle, mont Denali, le 28 août 2015, à la demande des populations autochtones et du gouvernement de l’Alaska.

Je crois que je savais déjà. Au son de la voix. Quand on parle d'un type qui s'est cassé une jambe ou même les deux, il n'y a pas le poids de l'inéluctable sur les mots, sur les syllabes, sur les silences. Ma mère s'était levée sans empressement.

– Oui ?

Elle était restée debout quelques instants puis elle avait tiré une chaise sur laquelle elle s'était à moitié assise. Son regard s'était dans un premier temps fixé sur moi puis elle s'était retournée. À la fin de la conversation elle avait dit : « Oui, merci Jim. Ça ira ». Un grand silence avait suivi. Son regard vide s'était de nouveau posé sur moi.

– Votre père est mort. Il faut le dire à Jack. Dis-le-lui. Appelle-le. Il faut qu'il rentre tout de suite.

Elle regardait à travers moi. Je ne sais pas quoi. Je ne sais pas ce qu'elle voyait.

– Il est mort comment ? Il est tombé ?

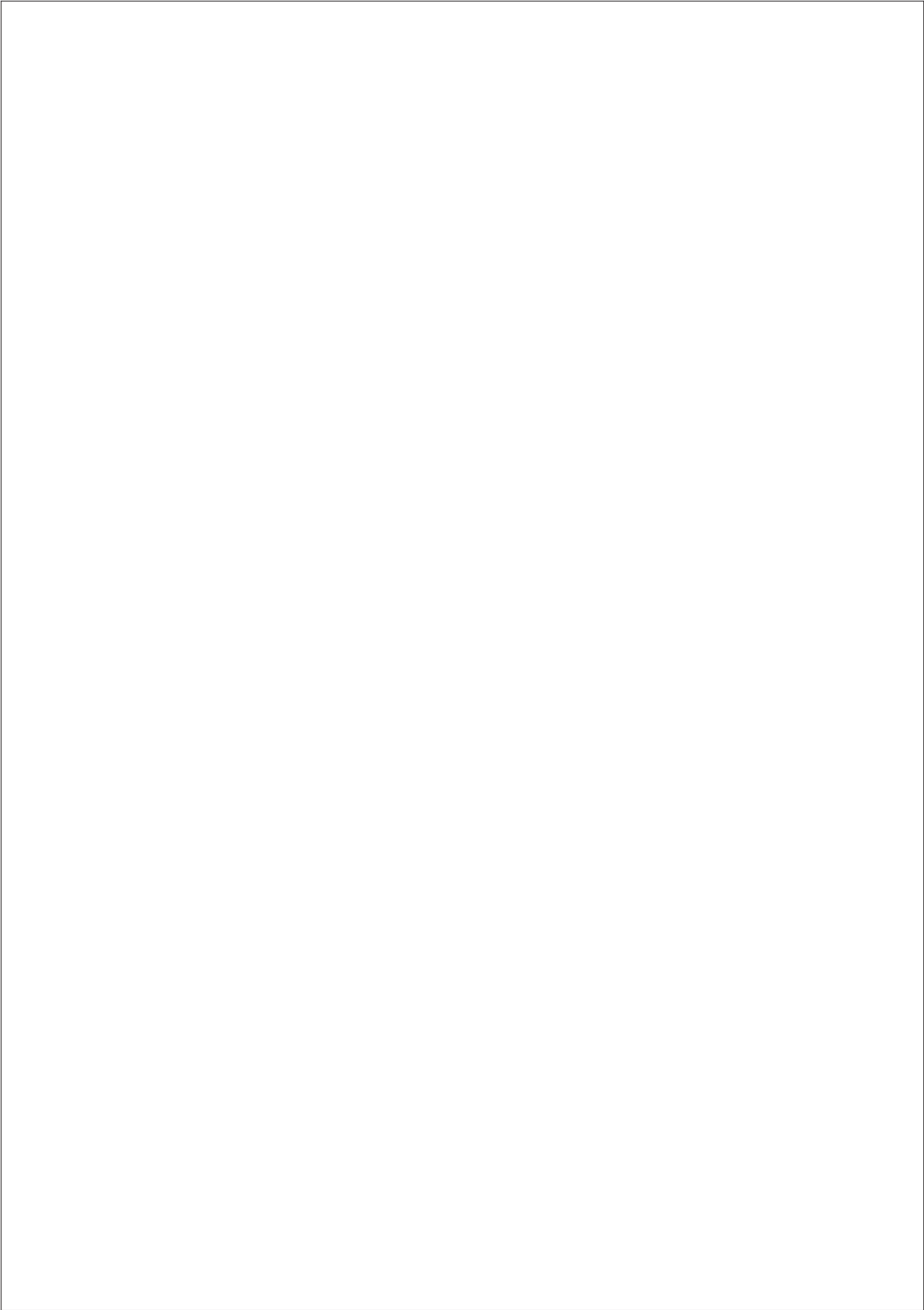
J'avais dit cela juste avant le déluge. J'étais dévasté.

– Je ne sais pas. Il m'a dit qu'il avait disparu là-haut, près du sommet. Le mauvais temps. Une tempête. C'est tout ce qu'il a dit. Il n'y a plus aucun espoir. Tout est fini, Matt.

Son regard était vitreux. Puis elle s'était levée sans bien savoir où aller. Finalement, elle était allée dans la salle de bains. J'avais entendu l'eau couler. Un long moment. Je n'avais pas imaginé que ma mère couvrait ainsi ses pleurs. Sa détresse, tout comme son diaphragme, était devenue incontrôlable. En sortant elle était apparue coiffée et maquillée. Une contenance, un sursaut ultime pour être digne.

Tout de suite après ma mère avait lâché prise. Jack et moi avions été spectateurs de sa dégringolade mentale et physique. La disparition de notre père était déjà difficile à vivre, mais

assister impuissant à la déliquescence de notre mère nous avait été terriblement douloureux. Il y avait la peine bien sûr, mais aussi de l'incompréhension et de la colère. La colère c'était Jack. Moi, je ne faisais pas le lien entre notre situation et le désir d'ascension de mon père. Je ne voulais pas le faire. Notre mère nous était toujours apparue comme une femme de caractère. Elle s'était néanmoins isolée dans un monde auquel nous n'appartenions plus. Il ne nous restait rien. « Que les vieilles chaussettes de votre père et son insupportable égoïsme. Je croyais en lui. J'avais confiance en lui », disait-elle. Je ne comprenais pas bien pourquoi elle lui en voulait à ce point. Elle avait été internée quelques semaines plus tard. Elle ne pesait alors pas plus lourd qu'un sac de charbon de bois.





Un grand fracas provenant de l'atelier attenant au poulailler m'avait fait lever le nez de mon livre. Je m'étais précipité. Grand-Mère était assise sur le sol, calée entre le marchepied et la roue arrière du tracteur. Elle avait la tête basculée en arrière, ce qui lui faisait ouvrir la bouche. Ses yeux étaient grands ouverts. Son chignon s'était défait. Je ne l'avais jamais vue sans ses cheveux savamment relevés sur le haut de sa tête. Je la reconnaissais à peine. Ses vieux doigts crevassés couverts de peinture rouge s'agrippaient encore à l'antique McCormick qu'elle avait entrepris de restaurer. Fermement. Le premier tracteur qu'elle et Grand-Père avaient acheté. La peinture rouge faisait une grande tache visqueuse sur le sol, accentuant le tragique de la situation. J'avais placé un pull sous sa tête et j'avais appelé les secours. Elle ne respirait plus et je ne savais vraiment pas quoi faire. Je lui ai pris la main et j'ai attendu. J'ai attendu plus de deux heures. Quand l'ambulance est enfin arrivée, un médecin a examiné Grand-Mère, puis les ambulanciers l'ont enfermée dans un de ces sacs avec une fermeture éclair qui court d'un bout à l'autre. Ils ont posé son corps sur un brancard et ils sont sortis. Dehors les gars m'ont dit : « Faudra prévenir tes parents mon garçon » et ils sont partis. Comme ça. Sans rien dire de plus. Je suis rentré à la maison et j'ai bu un verre d'eau, machinalement. J'avais la